

L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans

Journal Hebdomadaire

Fondée le 1er Septembre 1827

Publiée par le Times-Picayune Publishing Co., au Times-Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, La., Telephone Main 4100.

Enregistré à la Poste de la Nouvelle-Orléans, La., comme matière de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars, 1879.

En Louisiane et au Mississippi, par an \$2.50
Pour les Etats-Unis, un \$3.00
Par mois 25c

ALLEGORIE

Le Chicago Evening Post a une façon assez originale et curieuse de moderniser une parabole, et nous nous permettons de transcrire une grande et belle leçon, si ingénieusement paraphrasée:

"Jésus, prenant la parole, dit: Un homme allant de Jérusalem à Jéricho tomba entre les mains de voleurs, qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies, et s'en allèrent, le laissant à demi mort. Or il arriva qu'un prêtre allait par le même chemin; il vit cet homme, et passa outre. Un lévite, étant venu près de là, le vit aussi, et passa de même. Mais un Samaritain qui voyageait vint à passer près de cet homme, et l'ayant vu, fut touché de compassion. S'étant approché, il versa de l'huile et du vin sur ses plaies, et les pansa; il le mit ensuite sur son cheval, et le conduisit dans une hôtellerie, où il prit soin de lui. Le lendemain il tira de sa bourse deux deniers et les donna au maître de l'hôtellerie, en lui disant: Ayez soin de cet homme; et tout ce que vous dépenserez de plus, je vous le rendrai à mon retour."

Il n'est pas nécessaire de démontrer le chemin public d'aujourd'hui où l'on pourrait appliquer cette parabole en temps moderne. Cela pourrait être la route de Berlin à Paris, ou de Londres à Cork, ou peut être de Varsovie à Dantzig, ou bien alors cette longue piste de Moscou à Vladivostok, ou encore le chemin de l'affliction et de la mort de Smyrne à Erivan. Sur n'importe quelle route du vieux monde, on trouvera l'humanité brisée de fatigue et ensanglantée, l'humanité harassée par les brigands de la guerre, par les haines de races, par les conflits des classes de la société, et par les hordes de maux que toutes ces choses engendrent. Nous Américains, prospères, ayant tout le confortable, et en toute sécurité, nous observons ce spectacle tragique, et en demeurons consternés.

Nous ne doutons pas que le prêtre et le lévite ont tous deux eu la même impression. Ils en demeurèrent étonnés et en eurent de la peine. Ils ont probablement murmuré leur sympathie. Le lévite même a été jusqu'à faire une inspection assez minutieuse de la condition du voyageur infortuné. A son retour de Jérusalem il a peut être donné une conférence au profit d'une société lévitique, quelconque, ayant comme sujet: "Précautions à prendre en voyageant à Jérusalem."

En attendant, la victime des voleurs serait morte, s'il n'y avait pas eu un Samaritain. Et s'il n'y a pas d'amis Samaritains pour le monde aujourd'hui, il ne peut y avoir qu'un faible espoir pour la paix du monde. Est-ce possible, que l'Amérique, témoin de la noire tragédie de l'expérience de l'humanité sur les grands chemins du monde infestés par les bandits, pourra jouer le rôle du prêtre impersonnel, ou du lévite théoriquement curieux du bien? Ou alors jouera-t-elle le rôle magnanime du Samaritain charitable? Ceci est une question à laquelle la conscience Américaine devrait répondre, et c'est une question qui ne pourra pas être répondue par le compromis assez facile d'écrire un chèque pour procurer le pain et les nécessités médicales des affamés, et des malades. Le Samaritain a fait cela, et a fait mieux. Il a aidé le blessé à se remettre sur pied, et il l'a accompagné en une place sûre. Il n'a pas seulement répandu l'huile et le vin

sur ses blessures, il est resté avec lui jusqu'à ce qu'il fut satisfait de l'avoir sauvegardé de tout péril futur, et sur la route d'une guérison complète.

L'huile et le vin sont donnés par l'Amérique et l'Amérique doit continuer à donner. Cependant, nous ne devons pas rester satisfaits de pouvoir rendre ce service. L'humanité est abattue si nous ne faisons que soulager, temporairement, ses souffrances, et si nous ne faisons rien pour la relever et la mettre sur pied, notre conception du service à rendre est bien moins complète que celle du Samaritain.

L'irréconciliable crie: "Cela ne me regarde pas." Voilà l'attitude du prêtre: "Pour le moins cette affaire me retardera, je me salirai les mains et les vêtements, et je m'imixerai probablement dans des associations peu plaisantes. Ceux qui sont incapables de prendre soin d'eux-mêmes n'ont vraiment pas le droit de voyager."

Le théoriste dira: "Les moyens dont je jouis ne me permettent pas de remplir cette tâche. J'irai à la maison où j'écrirai une thèse sur ce que l'on devrait faire pour empêcher de pareils incidents." Et alors, il prend note de cette observation, et plus tard peut être organisera un comité pour examiner les statistiques à ce sujet.

Mais l'Américain, ayant l'esprit du Samaritain, dira: "Voici une occasion qui demande l'action immédiate. Je dois me servir de tous les moyens qui me sont possibles afin d'en obtenir le meilleur résultat. Ce qu'il s'agit de faire, et de faire de suite, c'est de tirer l'humanité du gouffre où elle a été jetée et de la remettre en lieux sûrs afin qu'elle puisse recouvrir ses forces. Il n'y a apparemment personne aux alentours pour remplir cette tâche, et alors cela doit être ma tâche. Il m'en coûtera beaucoup, mais aussi cela me coutera plus à ma conscience, à mon amour propre, et à la bienveillance de mes voisins, si je ne l'accomplis pas."

Quelle sorte d'Américain s'occupera d'orienter la politique de notre pays, lorsque nous attaquerons ce problème de notre gratitude envers le monde entier?

L'ART FRANCAIS

L'ennemi voulait se charger lui-même de cicatrizer les blessures qu'il nous a faites. Le gouvernement a repoussé son offre. Comment aurions-nous pu l'accepter? La chirurgie tudesque, au lieu de fermer nos plaies, les aurait élargies.

Ne parlons que de nos cathédrales. Aurions-nous pu, sans rougir, livrer aux manipulations étrangères ces basiliques de Reims, de Soissons, de Senlis, de Verdun, d'Arras, où les brutes prussiennes crevassèrent les colonnes et les vouîtes le long desquelles étaient montés pendant des siècles, les plaintes et les chants de nos aïeux? Sans doute, les pinacles des façades, les meneaux des fenêtres, les rinceaux des galeries, les voussures des portes, la flore des chapiteaux, etc., n'ont point de secrets pour les professionnels. Maintes pièces d'archives en révèlent la technique, et les architectes d'outre-Rhin n'auraient qu'à feuilleter ces documents pour guider le travail des maçons et des sculpteurs. Mais copier n'est pas restaurer. "Une copie, une répétition exacte?" dit Rodin. Mais on ne remplace rien, on ne copie rien. La Science ne suffit pas, il faut la "conscience." Disons mieux: faut l'amour. Si nous, Français, nous nous plaignons tant dans nos cathédrales, c'est que leurs murs sacrés plongent aux cendres sanglantes de nos martyrs. Mais qu'y trouverait l'ennemi? Des ossements muets. C'est seulement d'une plume allemande qu'a pu tomber, dès 1915, cette sentence barbare: "La destruction, même complète, de la cathédrale de Reims n'aurait pas grande importance parce que les cathédrales se reconstruisent. Et comme nous connaissons leur structure dans les moindres

détails, nous sommes sûrs d'une reconstruction réussie."

Quelle stupide infatuation dans ces paroles de herr Karl Frey, professeur de l'Université de Berlin! Comme si la connaissance de la syntaxe pouvait communiquer au pédant qui la possède la flamme du génie! Ruskin dit avec infiniment de raison que "l'Architecture, c'est l'Obéissance." Au XIIIe siècle, dès que surgissent du sol les premières assises d'un monument, le "clerc" trace et confie à "l'ymaigier" un programme. Le schéma donné, l'idée transmise, aussitôt toutes les forces, toutes les vertus, toutes les aptitudes de la race et du milieu se mettent en branle et coopèrent à l'œuvre commune. Celui-ci évoque les "Béatitudes"; celui-là les Docteurs; un troisième les Rois de Juda; un quatrième les Reines de France. Si la sensibilité, le tour de main, le caractère d'un compagnon se reconnaissent quand même, son nom reste inconnu, tant l'amour-propre individuel s'immole et s'anéantit dans la tâche et la gloire du groupe!

En déchainant sur le monde le libre examen, c'est-à-dire l'esprit de révolte, Calvin et Luther désagrégèrent et condamnèrent à mort les corporations génératrices de nos basiliques. Au théologien qui suggérait le thème des chefs-d'œuvre;—au clerc qui surveillait l'interprétation des symboles, la Réforme donna un congé définitif. Désormais, plus de chantier commun et plus de maître! L'architecte travaille d'un côté; le sculpteur de l'autre. Entre chaque artiste se haussent d'infranchissables cloisons. Et défiant le raisonnement individuel; en hissant sur un piédestal la personnalité humaine, la Réforme tue le grand art. Et non seulement elle le tue, mais, la hache à la main, elle s'acharne contre tout ce qui porte sa marque. Constellée d'ornements d'or et d'argent; couverte de bijoux, la France du XVIe siècle a le tort de montrer une figure radieuse que Genève n'a point ternie de sa tristesse. Pour se venger de ce faste, et de cette joie, le Protestantisme, à peine nanti d'une armée, déclare la guerre aux monuments où rayonne une Beauté désormais inaccessible à son cœur. Pour le huguenot, nul édifice ne vaut les ruines d'une église qu'il a détruite. Au cours de celle tragique année de 1562 qui vit tant de chefs-d'œuvre périr dans les flammes des bûchers allumés par les Montgomery, les des Adrets, etc., combien d'églises saccagées, livrèrent leurs trésors aux sectaires vainqueurs? La nomenclature n'en a jamais été faite. Nous ne connaissons les prouesses de la Réforme qu'au fur et à mesure des publications locales qui nous les dévoilent.

Telle est cette Histoire de la cathédrale de Tours, œuvre d'un prêtre aussi érudit que lyrique, le chanoine Boissonnot, sans lequel nous demeurerions ignorés tant de traits si glorieux pour l'art français et si douloureux, hélas! pour notre honneur. Dois-je dire, par exemple, après l'éminent historien, que le 29 mars 1562, le saint jour de Pâques, le prince de Condé, à la tête d'une horde de huguenots et de reîtres, envahit Tours et mit à sac la cathédrale? Châsses des saints, tombeaux des évêques, autels de marbre, rétables d'argent, bénitiers, tabernacles, statues du portaii, etc., se brisèrent sous le marteau des vandales, pleins de respect, en revanche, pour les métaux précieux que Condé fait mettre soigneusement à l'abri. C'est, en effet, avec les ciboires, les calices, les ostensoirs, les reliquaires envoyés à la fonte et transformés en livres parisis, que Condé paie les mercenaires teutons qui le secondent dans cette offensive contre l'esthétique et la foi nationales. L'année suivante, un autre grand nom de la Réforme, Coligny, remportera une victoire non moins lucrative sur les Bénédictins de Saint-Etienne de Caen contraints d'assister au pillage de leur église et à la viola-

tion de la tombe où reposaient les restes du duc Guillaume de Normandie, mais où les héros ne devaient trouver que de rares ossements, qu'ils s'empressèrent de jeter à la voirie, une autre bande ayant commis l'irrévérence de dévaster le sépulcre avant l'arrivée de "Monsieur l'Amiral."

Pour justifier leurs méfaits, les coupables entreprirent-ils de dénigrer sournoisement, parmi les classes cultivées, les monuments qu'ils avaient spolés et meurtris? Ce qui est sûr, c'est qu'à partir du XVIIe siècle, pendant que le peuple et le clergé restent épris de nos églises, les lettrés témoignent à l'art ogival un dédain qui s'étend bientôt à toutes les manifestations intellectuelles des âges antérieurs. Le passé est l'ennemi. Entre aujourd'hui et hier, la chaîne est cassée. On dirait qu'avant les constructions de Mansart et les odes de Malherbe, nos pères, dépourvus de toute culture, erraient dans une forêt sauvage. C'est le temps où Molière, dans trois vers, d'ailleurs affreux, stigmatise:

Ce fade goût des ornements gothiques,
Ces monstres odieux des siècles ignorants

Que de la barbarie ont produit les torrents.

Un siècle plus tard, Rousseau rivalise d'incompréhension avec Molière. "Les portraits de nos cathédrales, écrit l'auteur des Confessions, ne subsistent que pour la honte de ceux qui ont eu la patience de les faire." Follement idolâtres, de la "belle antiquité," nos ancêtres honnissent, pendant deux siècles, l'Orante sublime qui lanca dans les airs tant de flèches que Vitruve n'avait point prévues et préférèrent à l'opus francigenum, à l'art français par excellence, les archivoltes, les baldaquins, les torchères, les tympans, etc., que vient nous infliger le cavalier Bernin. Ne pouvant abattre les cathédrales, on verse sur elles des seaux de badigeon. Une cohue de goujats italiens, armés de balais trempés dans une lessive d'ocre jaune se jettent sur nos temples, maculent les murailles sacrées, biffent les fresques, font rentrer dans la pierre les fines sculptures et polluent de l'odieuse bouillie jusqu'aux clefs de voûte des collatéraux. Il s'agit de "corriger la grossièreté du gothique."

Comment nos cathédrales réussirent-elles à vaincre tant d'adversaires? Comment la "Gatienne," ainsi que les Tourangeaux appellent leur église, peut-elle à travers près de dix-sept siècles, survivre à l'assaut des Normands, des Anglais, des Calvinistes, des barbouilleurs transalpins, des sans-culottes, des architectes et des préfets du Premier Empire?

Le mérite de cette résistance appartient aux évêques, aux chanoines, aux religieux après chaque catastrophe, inlassables restaurateurs des églises, et contre la ruée de la barbarie, incorrigibles champions de l'Art français.

OSCAR HAVARD.

LE MOT DE LA FIN

Une petite anecdote racontée par le maire du village de Benry.

Deux Canadiens-français se trouvent en première ligne. A un certain moment un des hommes escalade le parapet et s'enfonce dans la nuit. Dix minutes se passent et notre homme revient chaussé d'une splendide paire de bottines. L'autre interroge: "Où as-tu pris ces bottines?" et l'autre de répondre: "Je viens d'un avant-poste allemand. J'ai tiré la sentinelle et lui ai pris ses bottines."

L'autre ne bronche pas, escalade le parapet et disparaît à son tour. Une heure après il revient chaussé lui aussi de magnifiques bottines. Le premier lui dit: "Ben comme t'es resté longtemps!" et le second, impassible, de répondre: "Fallait bien, j'ai dû tuer trente boches avant de trouver des bottines à mon pied."